

Caroline Mangerel

ANTOINE BERMAN ET LES TENDANCES DÉFORMANTES DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE

La première chose qu'apprend un traducteur débutant est généralement à se méfier des faux-amis. Peu après survient la valse-hésitation, entre l'obsession et la phobie, de l'emprunt, de la périphrase, de la correspondance, du barbarisme, et des myriades d'autres pièges que tend la traduction quotidienne de métier – que d'aucuns n'hésitent pas par ailleurs à qualifier d'"espionnage industriel" (Jean-Louis Laugier) et à exclure de l'Olympe de la *vraie* traduction, la littéraire, "not only as bad translation but as no translation at all¹". Cette dernière se trouve au cœur d'un débat qui oppose sourciers et ciblistes, surtout français et américains, comme Henri Meschonnic, Lawrence Venuti et bien sûr Antoine Berman. La théorie préférée des sourciers est celle de la traduction "décentrée" (Meschonnic) ou "dépayssante" (Mounin), l'action de "foreignizing", celle qui fait subir au texte source en même temps qu'au lecteur par l'intermédiaire du traducteur, comme l'exprime Berman, "l'épreuve de l'étranger" (expression qu'il a emprunté à Hölderlin). En d'autres termes, il s'agit d'effectuer une traduction qui préserve à la fois la langue et la culture du texte original. Après avoir analysé dans son œuvre magistrale *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique* (1984) la théorie de la traduction dans l'Allemagne romantique, Berman s'attaque dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* aux traductions ethnocentriques qui, selon les théories traditionnelles, *esthétisent* ou embellissent le sens du texte. Il énonce dans ce texte treize erreurs de traduction littéraire – dont la plupart ne manquent pas d'évoquer, bien que de façon certes plus philosophique, les manuels de traduction de nos débuts...

Après un survol de l'influence de Berman et de son œuvre sur la pensée traductologique actuelle, nous verrons les treize tendances déformantes des traductions ethnocentriques telles qu'il les définit, en concentrant une analyse illustrée d'exemples concrets sur cinq d'entre elles : la clarification (un élément de la rationalisation) et l'une de ses conséquences, l'allongement; la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires; la destruction des locutions (proverbes, etc.); et l'effacement des superpositions de langues.

Antoine Berman et son influence

À l'aise dans plusieurs langues, Antoine Berman est traducteur littéraire d'espagnol (surtout d'auteurs sud-américains) et d'allemand. Il a un doctorat en linguistique. *L'épreuve de l'étranger* (1984) a suscité de fortes réactions dans le monde académique de la traduction et une multitude de critiques et d'analyses, et continue à en provoquer jusqu'à ce jour. Les plus grands noms de la traductologie actuelle se sont penchés sur cet ouvrage et sur les articles postérieurs de Berman, comme *La traduction et la lettre* : Lawrence Venuti, Marilyn Gaddis Rose, Douglas Robinson, George Lang, pour n'en nommer que quelques-uns. Des revues comme *TTR* et la *Revue canadienne de littérature comparée* lui ont consacré plusieurs articles et, dans le cas de *TTR* (vol. 4, n° 2), un numéro en hommage à Berman. La traduction de son livre par Stefan Heyvaert, sous le titre *The Experience of the Foreign: Culture and Translation in Romantic Germany*

(1992), en mettant cette œuvre capitale pour l'école sourcière à la portée du public américain, a permis des perspectives d'autant plus diversifiées sur la définition de la traduction ethnocentrique et l'établissement de critères à considérer pour une traduction sourcière, afin d'éviter de “ tuer la dimension de l'étranger². ”

La Traduction et la lettre : les treize tendances déformantes

Dans *La traduction et la lettre*, Berman commence par faire la distinction – capitale – entre la traduction mot-à-mot (*traducción servil*) et la traduction littérale en insistant sur la confusion qui persiste entre le *mot* et la *lettre*. Il donne l'exemple, sans doute l'un des premiers qui viennent à l'esprit, qu'il reprendra dans la deuxième partie de l'article, de la traduction des proverbes : pour les traduire “ littéralement ” (on évitera complètement la recherche de l'“ équivalent ” dans la langue cible, bien sûr, qui relève du “ ciblisme ”), il faut tenir compte de certains éléments essentiels comme le rythme et les allitérations. Cet exemple résume assez bien la différence entre la traduction dite littérale et le simple “ mot-à-mot ”. Une fois cette distinction établie, nous pouvons nous attaquer aux tendances déformantes dont “ la fin est la destruction [...] de la lettre des originaux, au seul profit du “sens” et de la “belle forme” et [...] le rejet du sens³. ”

Les tendances déformantes que Berman identifie dans la traduction ethnocentrique sont les suivantes :

La **rationalisation** : elle tend à “ corriger ” le texte original, le faisant passer à travers un filtre classicisant, en quelque sorte. On constate beaucoup l'emploi de cette tendance dans les traductions de Dostoïevski.

La **clarification** : c'est l'un des constituants de la rationalisation. Elle tend à expliciter là où le texte original est volontairement ambigu, en complétant ce qui n'est parfois que suggestion, par exemple.

L'**allongement** : c'est parfois une conséquence des deux tendances précédentes. À l'opposé de la concision, elle constitue un “ dépliement de ce qui, dans l'original, est ‘plié’⁴ ”, et par là allonge le texte quantitativement, ce qui ne peut manquer de tourner à la catastrophe dans le cas d'œuvres comme *Moby Dick*, *Notre-Dame-de-Paris* ou *Cien años de soledad*.

L'**ennoblissement** et la **vulgarisation** : proche de la rationalisation, la première des deux se concentre sur l'esthétique de la langue et tente de la rendre “ élégante ”, tendant vers la ré-écriture, alors que la deuxième, au contraire, retire au langage populaire ses particularités et le rabaisse au niveau vulgaire ou, peut-être pire encore, générique.

L'**appauvrissement** qualitatif et l'appauvrissement quantitatif : il s'agit de la perte de l'“ iconicité ” de la langue, de sa saveur en quelque sorte dans le premier cas et, dans le deuxième, d'une perte du nombre de signifiants.

L'**homogénéisation** : elle tend à unifier un texte hétérogène, à le “ corriger ”, encore une fois.

La **destruction des rythmes** : elle s'attaque surtout à la ponctuation, changeant complètement un rythme désiré dans le texte original.

La **destruction des réseaux signifiants sous-jacents** : en ne rendant pas les éléments qui constituent les significations sous-jacentes au texte de surface, on élimine ces significations.

La **destruction des systématismes** : il s'agit de l'élimination de constructions comme les phrases et l'emploi des temps qui, comme la tendance précédente, détruit tout un aspect de la signification du texte.

La **destruction** ou **l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires** : semblable à la paire ennoblissement–vulgarisation; dans le premier cas, il s'agit de la suppression des langues ou des éléments de langue vernaculaires (les *colombianismes* de García Márquez, par exemple) et, dans le deuxième, de la création d'éléments plus vrais que nature dans l'espoir de rendre l'exotisme du texte ou de la langue de départ.

La **destruction des locutions** : il s'agit ici de l'une des tendances les plus souvent évoquées en exemple, qui tend à traduire les proverbes et autres locutions de tournure propre à la langue de départ par des équivalents dans la langue d'arrivée. Nous verrons les conséquences de cette approche plus en détail par la suite.

L'**effacement des superpositions de langues** : cette tendance se rapproche de la destruction des réseaux langagiers, mais elle est plus insidieuse en ce qu'elle détruit l'étagement des langues et la " valeur " de chacune d'entre elles par rapport aux autres. Nous discuterons également plus avant de cette tendance plus tard.

Pour discuter des cinq tendances identifiées dans l'introduction, j'indiquerai brièvement les exemples dont se sert Berman lui-même mais je pousserai l'analyse à l'aide d'exemples dans les limites de mes propres connaissances linguistiques, c'est-à-dire le français, l'anglais, l'espagnol et le créole, et en particulier à l'aide des œuvres de Gabriel García Márquez et de René Depestre. Il sera intéressant, entre autre, de comparer le rapport des traductions avec le *texte* et la *langue* de départ, distinction qui chez Berman n'est pas toujours très claire.

La clarification

La clarification et la rationalisation se recoupent en bien des points. Plus précisément, la clarification est l'une des parties constituantes, un détail en quelque sorte, de la rationalisation. Elle met à jour des éléments qui, dans le *texte* de départ, sont esquissés ou même réprimés. D'après Berman, c'est une tendance que beaucoup de traducteurs suivent, comme le poète anglais Galway Kinnell selon lequel " The translation should be a little clearer than the original.⁵ " Mais la clarification pose des problèmes certains dans le cas où un mot est utilisé à double sens, lorsque sa signification évidente cache un sens plus littéral. Ce sont certes des occasions où la traduction est difficile, voire impossible; ces méthodes sont très utilisées par les écrivains antillais de langue française. Dans la traduction vers l'anglais de la prose poétique de René Depestre, on trouve de nombreux exemples de clarification. Par exemple : " Quelque part en moi un haut-parleur racontait l'enfance de ma race⁶ " est traduit par " Somewhere in me a

spinner of yarns told the childhood story of my race⁷. ” Ici, le terme *spinner of yarns* serait rendu en français par *conteur*, et c’est le sens principal que Depestre veut donner à *haut-parleur*. Mais le premier sens du mot n’est pas rendu en anglais et, dépouillé de sa peau superficielle, en quelque sorte, il devient trop évident pour le style polysémique de Depestre, sans compter que la référence à la *force* de la voix est perdue. Comme il s’agit de passages en prose poétique, qui servent de transitions à des poèmes, la traduction n’en est que plus difficile, mais le traducteur commet tout de même à plusieurs reprises ce genre d’erreur. Dans la phrase précédente du texte, il traduit l’expression *en tous sens* dans “ des bateaux négriers sillonnaient *en tous sens* mon ciel ” par *in every sense*; ceci rapproche sa technique de la littéralité d’un Châteaubriand, et serait sans doute au goût de Douglas Robinson si elle s’étendait à l’ensemble de sa traduction mais, encore une fois, ne rend pas la signification apparente de l’expression. Nous venons de voir la clarification qui réduit une expression contenant plusieurs sens à un seul. Lorsque la clarification devient explicative, on entre dans le domaine de l’allongement.

L’allongement

C’est une forme d’explicitation, une conséquence de la rationalisation, bien souvent, qui présente le danger de gonfler le texte en ne lui apportant rien d’utile; les longueurs causées par l’allongement sont vides de sens et changent le “ format ” et le rythme originaux. Cette tendance englobe d’ailleurs la surtraduction. Berman prend pour exemple la traduction de *Moby Dick* par Armel Guerne, qui fait de l’œuvre une chose gigantesque et informe. En plus, ou au lieu, de rendre un mot polysémique par un mot monosémique, cette tendance se fait au niveau de la phrase et des conjonctions. Encore une fois, cette tendance peut être illustrée par un exemple tiré de la traduction de Depestre : “ on ne les a pas condamnés à être des bras à [...] tout faire briller pour le bien-être des Blancs⁸ ” devient “ their arms haven’t been condemned to [...] wipe everything so that everything looks spanking good for the Whites⁹. ” Sans compter sa formulation plutôt maladroite, cette traduction allonge la phrase de façon à lui faire perdre son rythme, qui est d’autant plus important qu’il s’agit de prose semi-poétique, et fournit en plus en toutes lettres une image qui n’est qu’à peine évoquée dans le texte original. Elle commet donc une double erreur, contre la langue et contre le texte. Il est intéressant toutefois de noter que le volume traduit compte beaucoup moins de pages que le livre original : c’est que le traducteur se rattrape dans les poèmes en ce qui a trait à la concision; mais surtout, l’édition française est en gros caractères. Quoi qu’il en soit, cette traduction n’est pas allongente dans son ensemble, mais seulement à certains endroits, contrairement à l’exemple donné par Berman.

La destruction et l’exotisation des réseaux langagiers vernaculaires

Toute prose inclut des éléments vernaculaires, comme ceux-ci font partie de la langue. Et dans certains cas, c’est le but de l’œuvre que d’inclure ces éléments, comme chez plusieurs écrivains latino-américains du XX^e siècle (et du *Posboom* en particulier). Il est tentant pour le traducteur de passer par-dessus, ou encore d’essayer de leur fournir des équivalents dans la langue cible, ce qui ne peut pas fonctionner car “ seules les koinés, les langues “cultivées”, peuvent s’entretraduire¹⁰. ” La tendance contraire consiste à isoler ces éléments “ exotiques ” – alors qu’ils ne le sont pas dans l’original – en les mettant en italique, par exemple, comme une sorte

d'emprunt injustifié, puis d'y ajouter des images stéréotypées pour créer un contexte qui " fait vrai ". Berman cite comme exemple d'exotisation la traduction " sur-arabisante " des *Mille et une nuits* par Mardrus. En ce qui a trait à la destruction de ces réseaux, considérons une œuvre comme *Lady Chatterley's Lover* de D. H. Lawrence. Il en existe plusieurs traductions. Mais en lisant le texte original, il est difficile de s'imaginer ce que peuvent donner dans une autre langue, quelle qu'elle soit, les dialogues où le passage du vernaculaire quasi-dialectique (" Ah canna tell yer, m'lady! ") au *proper English* (" All right, your Ladyship¹¹. ") illustrent un des thèmes principaux du roman, qui examine les relations entre les classes sociales britanniques. C'est un élément capital à la fois du *texte* et de la *langue*, car l'un se sert de l'autre et ils sont ainsi étroitement liés.

La destruction des locutions

Voici le fameux problème de la traduction des proverbes, des locutions, des tournures qui par les images qu'elles évoquent caractérisent l'esprit d'une langue en évoquant des expériences historiques, culturelles ou autres. Voici un cas qui en général concerne spécialement la *langue* plutôt que le *texte*. Il est souvent facile de trouver une équivalence dans la langue d'arrivée, surtout s'il s'agit d'une traduction intra-culturelle, et c'est là l'une des manifestations les plus fréquentes de l'ethnocentrisme. En fait, en traduisant le proverbe tel quel (ou presque), on laisse la saveur et l'esprit de la langue originale et la signification n'est souvent pas difficile à déchiffrer. Prenons par exemple l'expression " it's raining cats and dogs. " Au lieu de dire " il pleut à boire debout " (ou " il mouille à siaux "), pourquoi ne pas reprendre les termes originaux? " Il pleut des chiens et des chats " est parfaitement compréhensible et même évocateur, et on garde en l'employant l'intégrité de l'anglais. Berman rappelle que " traduire n'est pas chercher des équivalences¹² "; il ajoute au sujet de la compréhension instinctive des locutions que " vouloir les remplacer est ignorer qu'il existe en nous une *conscience-de-proverbe* qui percevra tout de suite, dans le nouveau proverbe, le frère d'un proverbe du cru. " Je donnerai cette fois un exemple de " bonne " traduction non ethnocentrique pour illustrer mon propos. La traduction française de *Cien años de soledad* de García Márquez par Claude et Carmen Durand est excellente à bien des points de vue, et il est fascinant de constater, lorsqu'on compare en détail l'original et la traduction, à quel point les traducteurs ont su conserver non seulement l'esprit de la *langue* espagnole et, chose plus difficile, le ton si typiquement carabéen de l'œuvre, mais également le caractère du *texte* lui-même. Un exemple pris au hasard : les traducteurs ont rendu l'expression courante " terminó en un fracaso¹³ " par " se termina en fiasco¹⁴ " au lieu d'une expression plus utilisée comme " se solva par un échec ". Ils conservent ainsi la sonorité et le rythme de la phrase originale tout en ayant recours à une phrase qui est parfaitement correcte.

La destruction des superpositions de langues

Il est rare de voir un roman qui ne comporte qu'un seul niveau de langue; pour cet aspect, c'est la tendance ennoblissement–vulgarisation qui est menaçante. Mais la plupart des œuvres en prose ne jouent pas non plus sur un seul aspect des dialectes ou des patois, ou même simplement des accents, d'une langue en particulier; il arrive aussi que plusieurs langues différentes parlées dans une même région soient en jeu, comme l'espagnol et le catalan, le français et l'anglais, etc.

On trouve de ces cas surtout dans les romans qui sont situés dans d'anciennes colonies ou dans des régions d'un pays dont la langue s'est modifiée pour des raisons géographiques, culturelles ou autres – par exemple dans *Surfacing* de Margaret Atwood, qui se déroule dans un petit village mi-anglophone mi-francophone du Nord du Québec, où les francophones parlent un anglais presque “ petit-nègre ”. Berman donne l'exemple de *La montagne magique* de Thomas Mann, roman dont les deux protagonistes parlent un français différent, influencé par l'origine nationale de chacun d'eux; la traduction de Maurice Betz rend bien ces différences tout en les gardant à distance du français de narration. J'ai trouvé dans *Cent ans de solitude* un exemple intéressant. La phrase espagnole “ su desnudez tarabiscoteada¹⁵ ” est rendue par “ sa [...] nudité, toute tarabiscotée¹⁶. ” Or, le mot “ tarabiscoteada ” est un gallicisme en espagnol. Bien des critiques de García Márquez se sont arrêtés sur ce mot (toutes les éditions espagnole sont annotées à cet endroit) et pour la plupart d'entre eux, il semble que ce soit un simple caprice de l'auteur – il n'y a rien dans le contexte qui puisse suggérer une interprétation de la francisation de ce mot. En gardant le même mot en français, les traducteurs n'ont sans doute pas gardé cette petite superposition de langues – tendance qui est fréquente dans l'œuvre, mais généralement avec les patois colombiens – en jugeant sans doute que l'alternative aurait été inutile sinon erronée.

Les treize tendances déformantes de Berman constituent une base détaillée à suivre pour la traduction littéraire afin d'éviter l'ethnocentrisme. S'il est parfois difficile dans ce “ manuel ” de démêler une tendance d'une autre, car elles se recoupent beaucoup, il faut également faire attention à leur portée quant à la langue et au texte lui-même. En étudiant les exemples mentionnés dans le texte, il ressort que ce qui fait qu'une traduction est mauvaise, c'est avant tout lorsqu'elle est irrégulière. Ce défaut peut survenir lorsque le traducteur n'a pas une connaissance de fond de la langue vernaculaire incluse dans le texte, ou de la culture qui y est représentée. Il aura alors souvent recours à la compensation, c'est-à-dire qu'il tombera inévitablement dans une des tendances énumérées, ce qui ne peut que faire boule de neige avec les autres tendances. Ce qui fait que l'article de Berman est valide et qu'il a tant influencé les études traductologiques, c'est sans doute qu'il a réussi à définir dans la masse de problèmes qui guettent une traduction littéraire des catégories de défauts tout en établissant les liens entre chacune. Voici le manuel du traducteur littéraire.

Si on peut disserter pendant longtemps sur le degré de “ foreignism ” à employer, il va sans dire que la traduction sourcière s'enrichit de l'œuvre de Berman. Son article était nécessaire à la traductologie actuelle, dont on peut probablement dire qu'elle n'avait jamais encore été si bien définie depuis les débuts de la traduction littérale au siècle dernier. Rappelons les mots de Baudelaire qui semblent annoncer Berman plus d'un siècle auparavant : “ au lieu de me tenir servilement attaché à la lettre, [j'ai choisi d'écrire] dans un français pénible et parfois baroque [...] afin de donner dans toute sa vérité la technie philosophique d'Edgar Poe¹⁷. ”

Références

1. Berman paraphrasé par Robinson 1997 : 90.
2. Berman 1984 : 248.
3. Berman 1985 : 68.
4. Berman 1985 : 7.

5. Berman 1985 : 70.
 6. Depestre 1967 : 15.
 7. Depestre 1972 : 13.
 8. Depestre 1967 : 116.
 9. Depestre 1972 : 52.
 10. Berman 1985 : 79.
 11. Lawrence 1959 : 101.
 12. Berman 1985 : 80.
 13. García Márquez 1967 : 476.
 14. García Márquez 1968 : 328.
 15. García Márquez 1967 : 190.
 16. García Márquez 1968 : 92.
 17. Cité par Salines 1999 : 23.
-

Bibliographie

- BERMAN, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 311 p.
- BERMAN, Antoine (1985), " La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain " dans *Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985 : 31-85.
- DELISLE, Jean (1993), *La traduction raisonnée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 484 p.
- DEPESTRE, René (1967), *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien*, Paris, Présence africaine, 142 p.
- DEPESTRE, René (1972), traduit par Jack Hirschman, *A Rainbow For the Christian West*, Fairfax, California, Red Hill Press, 64 p.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (1967), *Cien años de soledad*, Madrid, Ediciones Cátedra, 559 p.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (1968), traduit par Claude et Carmen Durand, *Cent ans de solitude*, Paris, Éditions du Seuil, 391 p.
- LAWRENCE, D. H. (1959), *Lady Chatterley's Lover*, Montréal, Cardinal Editions, 377 p.
- ROBINSON, Douglas (1997), *What Is Translation?*, Kent, Ohio, Kent State University Press, 219 p.
- SALINES, Emily (1999), " Baudelaire and the Alchemy of Translation ", dans *The Practices of Literary Translation: Constraints and Creativity*, Manchester, UK, St. Jerome Publishing,

pp. 19-29.

Ce travail a été présenté en 1999 par Caroline Mangerel dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901 donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.